

# LE PÈRE PEINARD

## Réflex

### HEBDOMADAIRES d'un

# GNIAFF



ABONNEMENTS  
France

Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS  
Etranger

Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

# LE POPULO ITALIEN EST VAINCU A QUI LA FAUTE?

## CONDAMNATION A MORT D'ÉTIÉVANT



### A qui la faute ?

Les pauvres bougres italiens continuent à en voir de dures : après l'écrabouillement complet de leur tentative de révolte, ils savourent le fiel de la répression.

Un serrage de vis féroce, nom de dieu !

Les tribunaux militaires ne démarrent pas : du matin au soir, ils condamnent. Et les galonnards n'y vont pas avec le dos de la cuillère : les dix, quinze et vingt ans de travaux forcés dégoulinent — comme s'il en pleuvait ! — sur le casaquin de malheureux gas dont tout le crime a été de vouloir bouffer à leur faim.

Ça fait souvenir de la répression versaillaise !

Et foutre, la comparaison n'est pas que dans la répression, elle est aussi dans le

carnage ! Si la gradaille italienne n'a pas tué autant que la gradaille versaillaise, ce n'est pas faute d'envie.

A Milan, les balles explosives « ont fait merveille » contre le populo, — des petites balles qui, au lieu de perforer les chairs qu'elles frappent, les fichent en marmelade, les font voler en éclats, tout comme les fameuses balles *dum-dum* que les civilisateurs anglais emploient contre les Hindous.

Et les pouffases de la haute applaudissaient au carnage, jubilaient de l'horreur, bavant aux fusilleurs : « Tirez fort ! Visez juste ! » — histoire de s'immortaliser, kif-kif les putains aristocratiques de Versailles qui chatouillaient du bout de leur ombrelle les plaies des Communards prisonniers ou leur crachaient galamment au visage.

Maintenant, tandis que les conseils de guerre condamnent à tire-larigot, les bourgeois s'apitoyent sur le sort des troubadés qui ont massacré les révoltés, sans souci de tuer frères ou amis. Crainte que ces criminels abrutis n'aperçoivent, en réfléchissant, ce qu'a eu d'abominablement odieux leur conduite, les jean-foutre de la haute les pelottent et leur aboulent de la galette.

Tous les quotidiens réacs ouvrent leurs pissotières à des souscriptions pour les soldats — et le pognon tombe, nom de dieu !

On ne ramasserait pas dix sous pour

acheter deux livres de pain au populo affamé et on récolte des centaines de mille balles pour graisser la patte aux fusilleurs.

C'est le prix du sang, nom de dieu !

Et — suprême honte ! — les troubadés assassins ne refusent pas ce pognon : il ne leur brûle pas les mains, ils l'empochent sans scrupules !

Judas — le légendaire Judas qui vendit Jésus pour trente deniers — fut moins malpropre qu'ils ne sont : il rendit l'argent et alla se pendre.

Cela, les trouffions italiens ne le font pas : la braise du crime leur est douce à encaisser.

C'est bougrement écoeurant !

Ça l'est d'autant plus que, comme je l'ai déjà seriné tant et tant de fois, les troubadés décident du sort des insurrections : tant qu'ils ne lèvent pas la crosse en l'air, tant qu'ils ne refusent pas de mitrailler le populo : il n'y a rien de fait !

Le chambard tourne en eau de boudin et les insurgés sont cuits !

Or, foutre, à l'heure actuelle, c'est ce qui arrive à l'Italie :

Elle est cuite, archi-cuite !...

Qui peut dire pour combien de temps !...

La réaction y est sans bornes : le patelin n'est plus guère qu'un vaste charnier peu-



plé d'affamés qui n'osent même plus crier famine.

La gouvernaille ne sait plus qu'inventer pour museler le populo : les plus folles mesures de compression qui germent dans la citrouille pourrie des jean-fesse de la haute sont appliquées illico.

C'est la terreur dans ce qu'elle a de plus fantastiquement loufoque.

Turellement, le *domicilio coatto* (le domicile forcé) qui n'est, sous une étiquette bougrement hypocrite que la bonne vieille *déportation* a été rétabli dar-dar.

On a même renchéri sur le truc ! Ce n'est plus dans les files semées autour de la Pépinsule qu'on va déporter les gas qui effarouchent la gouvernance, c'est dans un patelin du diable, en Afrique, à Massaouah, du côté de l'Abyssinie.

Et ce maudit trou a été richement bien choisi : ça fera un mirobolant cimetiére ! Grâce au soleil et aux fièvres les pauvres fieux qu'on y expédiera y seront fricassés vivement.

Comme de juste, toutes les associations — même les plus anodines — sont interdites et ont été dissoutes. En donner la liste serait une litanie interminable : on n'a pas regardé à l'étiquette !

La plupart des Bourses du travail, les syndicats, les sociétés de secours mutuels, de garibaldiens, jusqu'à des sociétés de gymnastique... Toutes, toutes ! ont été dissoutes.

Ces trous du cul d'employés de chemins de fer, quasiment tous sociaux et syndiqués, peuvent donc se fouiller pour faire la grève « à leur heure !... » Y a belle lurette qu'elle a sonné « leur heure ! » Désormais, les précautions sont prises pour qu'ils ne puissent pas broncher.

Quant aux journaux, les réacteurs n'ont laissé subsister que les canards qui coïncident les louanges de la gouvernance et ils ont fait un sacré abattage de journaux anarchos, sociaux et simplement républicains. Tellement qu'il n'y a quasiment plus de canards indépendants ! Et il sera dur d'en créer d'autres : dorénavant, pour publier un journal il faudra abouler un cautionnement variant de 2,000 à 50,000 balles.

C'est dire que le populo ne pourra plus exprimer son opinion ; les riches seuls seront en situation de le faire ! Et encore faudra-t-il qu'ils ne se montrent pas trop libéraux.

A Milan, les éditeurs du *SECOLO*, un canard républicain supprimé, ayant réclamé au Galliffet milanais, le général Baya, l'autorisation de reparaitre — ne serait-ce que pour donner du turbin aux typos qui se roulent les pouces et n'ont pas de rentes — le massacreur leur a gentiment répondu que s'ils s'intéressent tant que ça aux typos ils n'ont qu'à leur faire imprimer des catéchismes et des flambeaux prêchant la résignation et le respect des institutions royales.

On n'est pas plus chineur que cette crapule sanginaire.

—o—

Voilà la situation ! Elle est tout ce qu'il y a de plus épouvantable.

A qui la faute ?

Il ne s'agit pas que de maudire les crapules de la haute et faire honte aux troubadés de leurs crimes.

C'est quelque chose, mais ce n'est foutre pas suffisant !

Ce qu'il faut, c'est tirer un enseignement des faits : il faut éplucher les événements, se rendre compte des boulettes commises, établir les responsabilités... et faire le paquet de chacun !

Non pas pour le simple plaisir de dénigrer.

Foutre non ! Ce serait une mesquine satisfaction. D'ailleurs, l'heure est trop tragique pour que nul puisse se complaire aux débinages à froid.

Bibi pas plus que d'autres !

Donc, si je sors des vérités dégagées à plus d'un, qu'il soit entendu que ce n'est pas pour les engueuler, mais uniquement pour éviter que pareilles boulettes se recommencent dans l'avenir.

Ceci dit, arrivons aux faits :

Pour bien comprendre les événements d'Italie il faut savoir comment se manigance une révolution. Mettons donc les points sur les i :

*Une révolution est toujours inconsciente !*

Une « révolution consciente » est un nonsens — en effet, par le seul fait que le populo serait conscient il s'éviterait le tintouin d'une révolution et la marche en avant se ferait sans soubresauts.

Habituellement, les révolutions sont mises en train par le populo inconscient qui a plein le cul de la mistouffe et de toutes les canuleries qu'il endure ; il se décide à foutre les pieds dans le plat quand il ne voit plus d'autres moyens de se tirer du pétrin.

Tant qu'il conserve un brin d'espoir dans les réformes et les solutions pacifiques il patiente. Mais, quand il s'aperçoit qu'il poirrotte en vain, il sort de ses gondés.

Et alors, gare au grabuge !

A ce moment, les *révolutionnaires conscients* — qui, dans la période précédant le chambardement, n'ont été qu'une minorité — ont un rôle bougrement défini :

Leur rôle consiste à se mêler au mouvement, à prêcher d'exemple, à prendre des initiatives fécondes, en un mot, à orienter l'agitation révolutionnaire vers la conception et les désirs qui les passionnent.

Si les *révolutionnaires conscients* ont le nez assez creux pour accomplir ce turbin, l'insurrection vire en révolution et le populo triomphe.

Si, au contraire, ces bougres-là faillissent à leur mission révolutionnaire et initiatrice, la gouvernance a vivement fait d'écrabouiller les foulitudes révoltées — courageuses mais inconscientes !

C'est ce qui vient, malheureusement, de se produire en Italie : les révolutionnaires conscients — ou du moins, les types qui se flattent de l'être, ont laissé le populo se rebiffer et, sous prétexte que le moment n'était pas opportun, ils l'ont laissé écrabouiller.

En Italie, trois catégories de types peuvent, à des degrés divers, passer pour conscients : les républicains, les sociaux autoritaires et les anarchos.

De ces trois clans, les derniers seuls, malheureusement trop peu nombreux ont été à la hauteur de la situation : partout où on s'est battu les anarchos ont prouvé qu'ils ont du poil au ventre.

Aussi, n'y a-t-il pas d'illusion à se faire : si la révolte a été vaincue, la faute en est aux républicains, et plus encore aux sociaux pisse-froids qui ont tiré à cul tant qu'ils ont pu.

—o—

Avant d'aller plus avant, afin qu'il n'y ait pas de doute sur ce que j'affirme, je vais l'appuyer de preuves irréfutables :

Les députés Rondani et Turati, de même que la compagne de Turati, Anna Kulichoff, qui ont été emprisonnés à Milan ne sont pour rien — absolument pour rien ! — dans les émeutes. Le premier jour du coup de chien, Turati et Rondani n'ont fait que prêcher le calme à jet continu. Tout au plus se sont-ils entremis près de la police pour faire relâcher quelques-uns des bons bougres arrêtés dès la première heure.

Leur besogne n'a consisté qu'à ça, nom de dieu ! C'est bougrement maigre !

Ce qui n'empêche pas la gouvernance d'avoir fichu les types au bloc — et elle les garde, voulant les rendre responsables du grabuge.

Les jean-fautre de la haute auraient bien tort de se gêner ! Ils tiennent le bon bout — ils sont les maîtres ! Et ils en profitent pour écrabouiller tous leurs adversaires, sans

s'occuper s'ils ont agi ou s'ils sont restés couchés.

Tout trinquera !

Et ceci prouve que, lorsque s'amène un coup de tréfalgar de ce calibre, les demi-mesures, les hésitations et les cacades de certains types ne leur sauvent pas la mise : les réacteurs ne leur savent pas gré de leur inaction et leur tombent dessus, presque aussi féroce que s'ils avaient fait pis que pendre !

Donc, tout bien considéré, mieux vaut foncer de l'avant, — arrive que plante !

—o—

Il n'y a pas qu'à Milan où les sociaux pisse-froid ont eu si pitoyable attitude : à Turin, ça a été kif-kif, sinon pire !

Turin est une grande ville, farcie d'une chiee de sociaux, — au point qu'elle est représentée à l'Aquarium par deux députés sociaux et qu'un troisième socialo resta sur le carreau pour quelques voix.

Les sociaux seraient donc mal venus à prétendre que Turin n'était pas préparé — à moins qu'ils ne veuillent, avec bibi, convenir que le fourbi électoral n'est rien autre qu'une comédie avachissante et masturbatrice.

Quand éclata le grabuge à Milan, le roi Umberto était en balade chez les Turinois. Si les sociaux du patelin avaient eu deux liards de jugeotte ils auraient pu lui offrir un vermouth chez le bistrot du coin et lui jouer son royaume à la manille aux enchères, — en faisant sauter la coupe au besoin !

Au lieu de ça, les ostrogoths s'empressèrent d'accoucher d'un manifeste adressé aux *Ouvriers socialistes du Piémont* pour les inviter à ne pas faire de démonstrations, car c'est seulement par une graduelle évolution que le prolétariat doit décrocher sa liberté, grâce au bulletin de vote et à la conquête des pouvoirs publics, — et non par les émeutes et les révoltes.

Cette cacade était signée, entre autres, par les députés Nofri (qui était en même temps président du syndicat des prolos des chemins de fer), Morgari (qui a déclaré que son nom avait été collé sans son assentiment), Trèves, un des intellectuels du parti, etc.

Quand le roi vit de quoi il retournait, il frisa ses moustaches et continua à parader dans Turin, se disant in petto : « Porca la madona, avec de tels sociaux, mon règne n'est pas prêt de finir ! »

Depuis lors, il paraît que les signataires de ce sacré manifeste s'en mordent les pouces : ils reconnaissent avoir fait une rude boulette. Ils disent que s'ils avaient su que le canon tonnait à Milan ils auraient foutu le grappin sur le roi qui se baladait dans la ville avec une sacrée inconscience.

Cré couillons, il est bien temps !...

C'est vrai que, si tard que ce soit pour le faire, mieux vaut encore reconnaître ses torts que les nier à perpète.

Tout de même, dans des cas pareils à ceux dont je jaspine, il y aurait bougrement de choses désagréables à dégoiser à ces tireurs à cul.

Enfin, n'insistons pas ! Et souhaitons que le passé serve de leçon aux sociaux-légallitaires.

—o—

Je n'ai, hélas, pas fini la triste litanie des platitudes socialotes. Je continue :

A Minervino Murge, à Naples et dans d'autres villes du midi de l'Italie, les sociaux à la manque ont protégé les boulangeries contre les attaques des affamés.

Oui, les bons bougres, vous n'avez pas la berlue, vous avez bien lu : les sociaux ont protégé les boulangeries contre les attaques des affamés.

A en croire *IL CORRIERE DELLA SERRA*, un journal conservateur de Milan, les sociaux de Foggia se sont offerts au général commandant la garnison pour aider à maintenir l'ordre.



Dans la province de Bari, la VIGILIA, organe du parti socialiste, a eu le culot de déclarer que les émeutes du pays (qui furent très chouettes et dont j'ai raconté les incidents il y a trois semaines) ont été provoquées par des émeutiers de profession. Comme de juste, ce canard de foireux a eu soin de réprocher les actes des révoltés et a décliné toute responsabilité dans le charbanais.

A Palerme, la BATTAGLIA, un autre canard socialo, a bavé une saloperie d'un air un peu différent : ce journal a prétendu démontrer que les Crispiniens avaient intérêt aux troubles et, après avoir mis tout le grabuge sur leur compte a ajouté que les sociaux étaient disposés à se joindre à la police pour combattre les émeutes.

Tout ça est triste — et bougrement écoeurant aussi, nom de dieu !

Comment diantre, avec de telles douches jetées par les sociaux sur la fièvre de révolte, le mouvement insurrectionnel, — pour si galbeux qu'il fut, — aurait-il pu aboutir ?

Y avait pas mèche !

La défaite était au bout, — et ça n'a pas raté !

Et cette maudite défaite était d'autant plus fatale que les sociaux à la manque ont, — non seulement prêché le calme et bavé sur les révoltés, mais encore, prêté la main à la répression.

Entre autres, c'est ce qu'a fait le syndicat des prolos du chemin de fer ; il pouvait couper la chique à la gouvernance en se fichant en grève et, par l'arrêt des trains, empêcher le transport des troupes. Au lieu de ça, ce syndicat, composé d'une chiée de sociaux, s'est fait le larbin de la réaction et a refusé de se fiche en grève sous prétexte que les révoltés étaient des pillards et des voleurs.

« Ce n'est pas le moment, nous ferons la grève à notre heure, en connaissance de cause, quand elle pourra porter ses fruits. »

Ah oui, parlons-en de « votre heure ! » bougres de pantouffards. D'ici qu'elle vienne, il en passera des trains sur les rails ! Malgré que vous ayez été bien plats-culs la gouvernance a dissous votre syndicat ; maintenant, vous êtes militarisés et, si vous bronchez, c'est le conseil de guerre qui vous pend au nez.

—o—

Les quelques échantillons ci-dessus auront je pense éclairé les bons bougres sur l'attitude foirarde des sociaux italiens.

Evidemment, c'est tout ce qu'il y a de plus piteux, — mais ce n'est foutre pas inexplicable : c'est l'emballement vers les malpropres pratiques parlementaires qui a conduit les sociaux à ce manque de flair et à cette peur bleue du chambardement.

Autrefois, l'Italie était réputée pour ses allures rouspéteuses : tout le monde y était carrément révolutionnaire, « conscients » et « inconscients ».

Aujourd'hui, c'est plus ça ! Gagnés par la gangrène politiciarde ceux qui se poussent du col et se proclament « conscients » vont de leur côté, sans plus s'occuper des « inconscients » que d'une merde de chien.

C'est leur tort ! Ces deux éléments se complètent l'un l'autre, — et l'un sans l'autre ne peuvent accoucher de rien de potable.

Les résultats qu'ont donné aux sociaux légalitaires leurs sacrées manigances politiciardes devraient pourtant les avoir guéri, car foutre, comme veste il n'y avait pas mèche d'avoir plus complet :

Il y a quelques mois, quand se mijotait, dans la rue, grâce aux anarchos, le mouvement révolutionnaire sur la cherté du prix du pain, les sociaux à la manque ne surent que grimper au dégueuloir de l'Aquarium de Monte-Citorio, interpellé la gouvernance, déposer des ordres du jour, des projets de lois et autres couillonades, aussi

efficaces qu'un pet dans une lanterne pour s'éclairer au gaz.

Par contre, lorsque, tant à Ancône qu'ailleurs, la rebiffade populaire, à tendances anarchotes, ronfla dans les grands prix, la suppression des droits sur les blés, que les députés sociaux avaient mendigotté sans succès, fut vivement accordée par la gouvernance.

On va m'objecter que cette suppression des droits de douane sur les blés n'était qu'un attrape-nigauds et que les accapareurs seuls y ont fait leur beurre, sans profit pour le popolo.

Oh foutre, j'en conviens facilement !

Aussi, pour l'instant je n'ai garde de discuter la valeur de cette concession, je me borne à constater que la gouvernance l'a refusée tant qu'elle lui a été mendigottée dans les formes parlementaires et ne l'a accordée que quand le popolo a fait du bouzin.

Et cette constatation me suffit !

C'est la preuve palpable de l'impuissance parlementaire et de l'efficacité de la révolte.

—o—

Jusqu'ici, j'ai uniquement jaspiné des deux clans de « conscients » :

Les anarchos, trop peu nombreux, mais qui ont su être à la hauteur de la besogne révolutionnaire,

Et les sociaux sur la conduite desquels il est inutile de revenir,

Reste les républicains.

Qu'ont fait ceux-ci ?

Rien ! Et encore rien ! Ils ont été au-dessous de tout. Leur plus grand turbin consiste à honorer les morts : ils ont une kyrielle de saints, dont Mazzini est le chef de file, et ils les vénèrent avec autant d'unction que les moines le cochon de saint Antoine. Le temps que l'adoration de leurs grands bonshommes leur laisse de libre, ces braves républicains l'emploient à bibelotter des élections.

Après ça, ne leur demandez pas autre chose !

Aussi n'épaterai-je aucun bon bougre en lui apprenant que ces sacrés républicains ont, ces dernières années, laissé se fuiter trois occasions bougrement favorables de proclamer la république :

Primo, en 1893-94, au moment de l'insurrection de Sicile. Les couillons l'avaient belle ! D'une chiquenaude ils auraient pu foutre la monarchie à bas, — et ils n'ont rien fait !

Deuxièmo, en 1896, quand les galonnards italiens qui, ces jours derniers, ont si férocelement mitraillé le popolo eurent reçu la fameuse brûlée que leur administra Ménélik le moricaud. Les bonnes bougresses engrenèrent la révolte : à Pavie elles arrachèrent les rails pour empêcher l'embarquement des troupes, et la rouspétance se généralisa... Là encore les républicains pouvaient facilement fiche à cul la royauté.

Troisièmo, aux émeutes du mois dernier. Ici, je n'ai pas à insister : tout ce que j'ai dégoisé sur les sociaux à la manque, il me suffirait de l'attribuer aux républicains, en l'exagérant encore !

D'où je conclus que les républicains sont des vieux débris à qui il ne reste guère de sang rouge dans les veines et qui sont en train de mourir de leur belle mort, — sans avoir réalisé leurs espérances !

—o—

Les sociaux à la manque ont, sur les républicains, la supériorité d'avoir eu conscience de leur gnolerie :

Tandis que les républicains continuent à se laisser vivre, (comme si de rien n'était !) les sociaux à la manque se rongent les poings de leur gnolerie.

— Si c'était à refaire !... Jérémient-ils.

Ah oui, si c'était à refaire...

Ce serait vraiment trop commode, nom d'une pipe, si l'on pouvait, lorsqu'on a laissé passer une admirable occasion sans

l'agripper aux tiffes, recommencer le jeu, comme aux cartes quand il y a maldonne.

Ce serait tout à fait chouette.

Mais il n'en est pas ainsi, hélas ! Le temps perdu ne se rattrape pas et les occasions évanouies ne se retrouvent jamais.

Si seulement, les sociaux à la manque ont assez de caractère pour profiter de l'expérience...

Voilà le hic ! J'ai peur... J'ai peur que, d'ici quelques semaines, un revenez-y empoigne ces bougres-là et que, raccrochés dans les engrenages parlementaires, ils en reviennent à leurs duperies légiférantes. Et, turellement, j'ai peur que, le jour où le popolo se rebiffera à nouveau, ils recommencent à être les pisse-froid qu'ils viennent d'être.

Oui, foutre, j'ai le trac de ça, car le microscope de l'ambition est dur à extirper.

Eh donc, en fait de révolutionnaires à la hauteur, demain comme hier, il se pourrait qu'il ne se rencontre que les anarchos, toujours à l'affût du coup de chambard et jamais en retard pour s'unir au popolo révolté, — si « inconscient » qu'il paraisse et si peu « opportun » que semble le mouvement.

## Guignol subversif

### LES CRIMINELS

*La scène représente la Cour d'assises. On juge un anarchiste qui, ayant combattu pour le bien des hommes, s'est vu privé de tout travail, persécuté, chassé, arrêté, emprisonné par les soins de dame police et qui, mourant de faim, a vengé son martyre sur la personne d'un chien de garde de la société bourgeoise. L'anarchiste vient de faire le procès de ses bourreaux...*

(Pensées secrètes des honnêtes gens qui le jugent.)

### LES PROFESSIONNELS.

*Le juge.* — Oui !... Il a raison !... C'est bien du sang de mes victimes que ma robe est rouge... *J'ai beaucoup tué !*

*L'avocat général.* — Mon métier consiste à demander la mort — ne pouvant réclamer plus, hélas ! — de mes frères les hommes... Bah ! Plus j'ai de têtes, plus j'ai d'avancement !... *J'ai beaucoup tué !*

### LES AMATEURS.

*1<sup>er</sup> juré (marchand de vin).* — Derrière mon comptoir, j'ai empoisonné plus de malheureux que le président lui-même n'en a fait raccourcir derrière le sien... *J'ai tué !*

*2<sup>e</sup> juré (politicien).* — L'ambition, la soif de jouir m'ont fait tromper le peuple... J'ai vécu de son espoir en illusoires réformes, toujours ajournées... Je l'ai infecté de résignation !... *J'ai tué !*

*3<sup>e</sup> juré (banquier).* — Je suis la Providence des sauveteurs... *J'ai tué !*

*4<sup>e</sup> juré (patron).* — Dans mon usine, des hommes, des femmes, des enfants sains se sont anémiés... pour Moi... Moi seul !... J'ai, sans pitié, chassé de vieux ouvriers qui ont édifié ma fortune en gâchant leur vie !... Que sont-ils devenus ?... *J'ai tué !*

*5<sup>e</sup> juré (employé).* — J'ai trimé inutilement sans rien produire... Moi j'ai consommé le fruit du vrai travail !... Ma haine immense de l'ouvrier a été le plus sûr garant du maintien de cette ignoble société... *J'ai tué !*

*6<sup>e</sup> juré (artiste).* — Je suis le vil égoïste, l'adulateur rampant !... En exaltant le faux, j'ai arrêté le progrès libérateur... Pour flatter le riche, j'ai glorifié la pauvreté !... Pour avoir de l'or, j'ai peint des misérables !... *J'ai tué !*

*7<sup>e</sup> juré (électeur).* — J'ai, par mon adhésion volontaire au système bourgeois, sanctionné toutes les iniquités, tous les crimes... *J'ai tué !*

*8<sup>e</sup> juré (propriétaire).* — Grâce à la loi et à mon avarice, des familles entières ont connu le froid et la mort... *J'ai tué !*

*9<sup>e</sup> juré (ancien militaire).* — Dieu merci ! je me suis toujours conduit en brave !... Ce n'est pas



parce que je souffrais, ce n'est pas pour le bonheur des générations à venir, c'est pour le mot Patrie que j'ai pillé, incendié, torturé, massacré!... Ah!... comme j'ai tué!

10<sup>e</sup> juré (n'importe quoi). — Je suis le blagueur, l'indifférent, celui qui s'en fiche!... Je laisse faire. Grâce à moi et à mes semblables : le mal, la souffrance se perpétuent indéfiniment... J'ai tué!

11<sup>e</sup> juré (père de famille). — Ma fille voulait s'unir à celui qu'elle adorait... J'ai refusé mon consentement, car le jeune homme était pauvre!... C'est un économe vieillard qui a possédé mon enfant... Elle en est morte!... J'ai tué!

12<sup>e</sup> juré (rentier). — Bon enfant, un tantinet sensible, la douleur me fait souffrir quand elle m'approche trop... Je hais les pauvres : leur vue gâte mon plaisir! Mais je fais partie de toutes les sociétés philanthropiques de France et de Navarre... Pour mon luxe, ma fainéantise ennuyée, des hommes gémissent dans les mines, les ateliers, des femmes se prostituent, des gosses crévent dans l'atmosphère empuantée des usines. Je le sais, mais je n'y veux pas penser! C'est si bon un bon cigare! de belles femmes! un tour au Bois en calèche!... Je dépense chaque jour une vie d'être humain... Moi! le bon garçon : J'ai tué!

Tous. — Soyons sans pitié pour l'anarchiste... Il nous a craché notre ignominie!... QU'ON LE TUE!!...

LE MALFAITEUR DE SEMAINE



Y a de ça huit jours, après avoir bouffé, donné aux vaches leur brassée de luzerne et fait têter le petit veau, comme la bourgeoise faisait un brin de sieste, je me foutis en train de fabriquer ma babillarde.

Cette besogne finie, je mets les feuillets sous enveloppe, j'y griffonne dessus l'adresse du vieux gniaff, y colle trois rond après et me dispose à me foutre en marche.

— Où que tu files vieux, que me fait la mère Barbassou, dont j'ai interrompu le somme, en cherchant mon bérêt et ma blouse des jours de fête? Vas-tu rester longtemps au large!

— Nenni la mère, que j'y réponds... on va pas loin... je radinerai dans un couple d'heures : le temps de me faire gratter la couenne, d'enfiler mon épistole par la gueule de la boîte aux lettres, peut-être bien aussi de faire une manille aux enchères en sirotant une tasse de café.

— T'es maboule de partir par un temps pareil... tu vas te tremper comme une soupe... munis toi au moins d'un parapluie.

Je me récriais foutre! De fait le temps est assommant et le ciel bougrement bigarré; possible que ça pèterait le soir, mais j'avais du large et si l'orage ne passait pas sans rien nous dire, il n'était pas encore là.

Je dois au surplus avouer qu'un pépin dans les pattes est la chose qui me turlupine le plus. Un curé ne serait pas plus embarrassé d'une bêche; passe encore quand il pleut! Mais, que le soleil montre sa galbeuse frimousse et je laisse au premier endroit venu ce bondieu d'ustensile pour lequel le roi Louis-Philippe avait, paraît-il, un sacré pépin.

Pourtant, ce jour-là, je faillis regretter de l'avoir laissé à la piole et je dus reconnaître que ma vieille copine avait du flair à en revendre au légendaire artilleur de cette vieille baderne de Mercier.

En effet, à peine m'étais-je enquillé chez le perruquier de Terrefort que ça tourna à l'aigre, cré pétard! Le vent buffa avec violence, le tonnerre y alla d'une pétarade faramineuse, des éclairs à jet continu zigzaguerent dans le ciel aussi noir que la conscience de Méline et de ses compères en affamement du peuple. Les escadres yankees et espagnoles, si jamais elles s'empoignent dans les mers de Cuba ne feront pas plus de bacchanal.

La bicoque du barbier est secouée d'importance. Dehors ça dégouline comme vache qui pisse et cela durant deux mortelles heures. Que d'eau! que d'eau! nom de dieu, comme s'exclamaient cette belle andouille chamarrée de MacMahon quand il s'amena dans les patelins garronnais pour reluquer le spectacle de l'inondation de 1875.

« Et combien peu de vin!... » ajoutons-nous mentalement en pensant à la grêle qui tombe pas loin d'ici, si nous nous en rapportons au sourd grondement qui arrive à nos esgourdes et aussi à ces grandes lignes verticales blanches qui à l'horizon charment les nuages.

« Ça, c'est toujours d'un mauvais augure! » sussurent les vieux qui ont de l'expérience.

Pauvres vignes, là où ça tombe elles vont être rousties!

Enfin viédaze ça s'éclaircit un moment et je me tire à grandes enjambées; j'ai donné ma mitive à un camaro pour qu'il l'embarque. Je ne pense plus ni à la manille, ni au café, je voudrais être à la cahute.

Il me tarde de voir les blés, les foins, la vigne qui viennent de passer en mauvais quart d'heure. Pourvu que la grêle n'ait pas été de la partie!

Heureusement non, mille dieux, les foins sont roulés, les blés couchés par le vent, les terres ravinées par les eaux, bougrement de dégâts pécaïre, mais au moins y a pas de grêle.

Ne chantons pas trop victoire, car voilà que ça recommence et aïe! il en tombe des grêlons gros comme des œufs de pigeon. Nom de dieu de nom de dieu, je m'en arrache tous les poils de la tête.

Ah, vous ne savez pas vous autres, les gas de l'usine, quel moment terrible il y a à passer : s'être crevé toute l'année de dur labeur et de privations mortelles et voir tout partir à la fois, dégouliner sans qu'on vous crie gare dans la misère noire... Ah, malheur de malheur! Si un saligaud de richard me passait par les pattes à des instants pareils, ce que je cognerais ferme, capet de diou!

Ce n'est qu'une fausse alerte, les grêlons ont été rengainés, nous en sommes quittes pour une pluie battante de deux heures de plus.

Voici qu'arrivent les nouvelles : on ne s'était pas gourré chez le coiffeur en flairant la grêle proche d'ici. Voici à la queue leu leu, tout un chapelet de pays où la sale garce a fait des siennes :

D'abord, pas loin de la Garonne Marcellus et Montpouillan, les côteaux de Samadet où le piccolo est si velouté, Samazan et Bouglon-Vieux à mi-côte, le tuquet de Labastide et le plateau de Poussignac, les blés sont hachés comme chair à pâté et de la vigne on ne voit que le tronc.

Et, foutre de foutre, pour ce qui est de la vigne, le plus calamiteux c'est qu'il y en a pour deux ou trois ans avant qu'on y revende : y aura pas de bois pour la taille l'hiver prochain, pas de pet qu'au printemps sortent bourgeons et mannés.

Que vont-ils donc foutre les gas de ces patelins?

Serrer d'un cran la ceinture? Mais, si peu que ce soit, il faudra bouffer quand même et le percepteur ne se paiera pas de bagatelles : malgré la grêle il voudra palper la monouille de l'impôt.

Tout ce que la gouvernance pourra faire pour les fistons si salement attigés, ce sera l'aumône d'une réduction; à ceux qui ont perdu un millier de balles on fera la remise de 40 ronds sur la note des impôts.

Une belle jambe, mille tonnerres!

D'autre part, y a l'assurance... Encore un caudère sur une guibolle de bois.

La galette est si rare, qu'il n'en reste pas pour les assureurs; y a tant de sangsues qui nous sucent le sang et la moëlle que nous ne pouvons qu'être exangues, macarel. Au surplus, quelles cavernes que ces compagnies d'assurances! C'est des inventions capitalotes pour nous tondre un peu plus ras, — ne nous laisser que nos poches vides et nos deux quinquets pour pleurer.

— Et l'assurance mutuelle? me demande un vieux camaro.

Ça, mon pauvre fieu, c'est comme qui dirait pisser dans la Garonne pour la faire déborder; ça part d'une excellente intention, mais le résultat est zéro en chiffres.

En effet, foutre, dans l'assurance mutuelle, vous êtes un tas d'associés qui mettez en tas une quantité de pognon en cas d'avaros et si l'avaros vous dégringole sur le coin de la hure vous palpez au prorata des monacos qui sont en caisse.

Le principe peut paraître bon à vue de nez, mais voilà le hic : pour qu'il donne des résultats satisfaisants il faudrait que ces institutions eussent un champ d'action bougrement étendu.

Et ce n'est pas le cas au jour d'aujourd'hui : les Vosgiens ne s'associent pas avec les types du Finistère en caisse d'assurance mutuelle, ni les gas du Pas de Calais avec les bons bougres des Bouches du Rhône.

Une « mutuelle » se constitue entre des pétrousquins de la même contrée et qu'un fléau les attige tous sont échaudés, — pas mèche qu'ils s'entraident!

Certes, si la vie publique, au lieu d'être livrée à la gouvernance grande et petite était constituée par des groupes d'hommes libres, des syndicats paysans, des communes rurales, il y aurait mèche de faire mieux. Les fédérations régionales pourraient — tant que tiendra sur ses quilles la gourgardine de société actuelle — organiser l'assurance d'une manière assez efficace.

—o—

Mais, que les frangins ne l'oublient pas : ça n'ira carrément que le jour où la cochonne de distinction du tien et du mien sera dans le lac.

Parfaitement, mille marmites! Le jour où la gouvernance se sera évanouie comme un mauvais rêve, où la propriété individuelle aura fait place au communisme anarcho.

Alors on fera la nique aux éléments, on se foutra de la grêle, de la gelée, des inondations, — aucun nuage sérieux n'enténébrera la joie de vivre.

— C'est donc qu'il ne grêlera plus? fait ce pessimiste de Pichevin en hochant la caboche. J'y paierai bien un merle blanc à l'anarcho qui supprimera la grêle.

— T'emballes pas l'ami! Je ne dis pas qu'on supprimera la grêle... la bougresse de science — pourtant si épatante — ne nous en fournissant pas les moyens.

Pour sûr qu'on ne pourra pas lui couper la chique comme aux deux autres saloperies dont je viens de jacter : l'inondation et la gelée. Il grêlera, tonnerre de Brest, il grêlera kif-kif maintenant!

Mais tu n'es pas sans savoir que la grêle qui ruine le cul-terreux qu'elle attrape n'influe pas sur la généralité; ainsi tu sais qu'elle ne fait jamais augmenter ni le prix du bricheton ni celui du piccolo.

Il ne sera donc pas malin de prendre oùqu'il y aura du superflu pour apporter là où le putain de fléau aura fait des ravages.

Puis qu'il y aura de tout a gogo, que les greniers communs et la cave commune seront dans chaque patelin largement approvisionnés y aura pas d'inconvénient à en repasser là où ça fera momentanément défaut.

Tu vois l'ami Pichevin qu'on n'aura pas besoin de se faire de la bile, que pour la boustifaille on ne sera jamais à court.

— Le malheur, répondit le camarade, c'est que tout ça c'est pour demain! Aujourd'hui on ne peut que s'en faire de la bile et tirer rudement la langue pour ajuster les deux bouts.

— Ah bondieu oui, c'est long à venir! Quand donc soufflera la tempête? Et quand donc kif-kif la grêle sur nos récoltes notre colère s'appesantira-t-elle sur la caboche des gouvernants et des richards?

LE PÈRE BARBASSOU.

## Tuyaux Corporatifs

**Trop de parlottages.** — Le syndicat des prolos du chemin de fer veut-il décrocher le record des démarches inutiles qui, jusqu'ici, revenait sans conteste au syndicat des allumettiers?

C'est à le croire, nom d'une pipe!

On sait que les allumettiers ne passent pas de mois sans expédier une délégation aux grosses légumes de l'Etat ce qui est aussi efficace que de pisser dans un violon.

Or, voici que le syndicat des chemins de fer emboîte le pas.

Lui, c'est aux Compagnies de chemins de fer qu'il s'adresse et il leur réclame de reconnaître officiellement le syndicat.

Ça, cré pétard, c'est de la couille en bâtons!

Si les cheminots veulent se faire respecter ils n'ont qu'un moyen : cesser de parler et commencer à rouspéter.

.....

**Mince de bottes!** — Un sacré métier, c'est celui d'égoutier — et aussi utile que dégueulasse!

On devrait donc faire le possible pour rendre leur turbin moins malpropre, afin de leur éviter maladies et autres avaros. Il devrait d'autant moins y avoir du tirage pour cela que les prolos on question sont sous la coupe du Conseil cipal qui se donne des petits airs sociaux.

Ah ouat! On rogne sur les égoutiers pour faire des bals à l'Hôtel de Ville.



Dernièrement, les bons bougres des égouts groumaient après l'administrance qui ne leur renouvelait pas assez souvent leurs grandes bottes.

Vous pensez que, pour les satisfaire, on leur a fourré quelques bottes de plus?

Crédeu, que vous connaissez mal l'administrance! L'ingénieur des égouts a répondu que, pour remédier au mal dont se plaignent les prolos, on va restreindre la distribution de bottes: au lieu des deux paires réglementaires on n'en distribuera plus qu'une paire... De cette façon, y en aura toujours de rechange.

Mille dieux, si les égoutiers s'apprenaient à botter le cul aux grosses légumes, m'est avis qu'on se foutrait moins de leurs fioles!

## PROCÈS D'ÉTIÉVANT

C'est mercredi qu'Étiévant a comparu devant la Cour d'assises.

J'aurais voulu en dire long sur son procès, mais c'est l'instant où se donne le dernier coup de sion au canard, — force est donc d'abrégé.

La première condamnation d'Étiévant, à cinq ans de prison, lui fut administrée par la Cour d'assises de Versailles, à propos du chapardage de dynamite de Soissy-sous-Etioles. Il n'était pour rien dans le fourbi! D'un mot, Étiévant pouvait démontrer son innocence, — mais en compromettant un tiers.... Il préféra se taire, — et trinquer!

Son attitude, on ne peut plus digne, exaspéra les chats-fourrés, plus encore que sa prétendue complicité et il fut condamné à cinq ans, surtout pour n'avoir pas voulu faire acte de soumission aux marchands d'injustice en refusant de se lever de son banc à l'appel de son nom.

Quand il sortit de la Centrale de Poissy, l'an dernier, il chercha du turbin, il en trouva, — mais la police eut vivement fait de le faire saquer.

La racaille justiciarde s'était attachée à lui, kif-kif un régiment de mornions: comme il était reléguable (ou du moins passait pour tel) on fit l'impossible pour le faire trébucher dans un traquenard légal, afin de l'expédier à Cayenne.

L'article, saisi en manuscrit au LIBERTAIRE et publié après que le juge instructeur Bertulus l'eut rendu et déclaré insérable, fut l'occasion cherchée: Étiévant fut condamné, par défaut, à cinq ans de prison et à la relégation, — en vertu des lois scélérates.

C'était vouloir l'exaspérer complètement!

Déjà la mistouffe le tenait en ses griffes, — si les chats-fourrés s'en mêlaient qu'allait-il devenir?

Le pauvre gas se carapata en Angleterre, mais il n'y resta guère, faute d'avoir dégotté du turbin. Il rappiqua en France. La police apprit son retour et se ficha à ses trousses avec une furie de cannibale.

C'est alors qu'il fit son coup! Pisté, traqué, Étiévant se vit flambé — et flambé pour flambé, il ne voulut pas sortir de l'existence sans foutre les pieds dans le plat.

Dans la nuit du 19 janvier, il vaguait un peu à l'aventure: Passant devant le poste de la rue Berzélius il reluqua de travers le sergot qui montait la garde et lui fait honte de son sale métier...

Le flic sauta sur le gas pour l'arrêter. Celui-ci ne se laissa pas faire: il se défendit!

On sait le reste!...

Eh bien, là encore il est certain que si le flicard ne s'était pas montré aussi susceptible, ce qui est arrivé eut été évité.

—O—

A midi et demi la représentation commence. Le chef du comptoir commence l'interrogement de l'accusé, mais Étiévant, qui vient de refuser de se lever, lui coupe la chique:

— Je n'ai rien à vous répondre! D'ailleurs vous savez qui je suis. C'est une comédie.

— La loi me fait un devoir de constater votre identité, baffouille le jugeur.

— Je m'en moque!

Et alors, commence le défilé des témoins: une tiulée de sergots! Étiévant assiste à la procession avec une indifférence complète. Il ne s'enflamme un brin que pour répliquer au chef du comptoir qui lui demande s'il en veut beaucoup à Bertulus?

— Non, pas plus à lui qu'aux agents. Ce que j'ai voulu c'est, par un fait, produire un effet moral: je n'ai de haine pour personne.

Comme le jugeur monte sur ses grands chevaux et parle de la loi, Étiévant répond: « La loi! Il y a des juges qui m'ont condamné, je me

suis révolté, voilà tout! Toute la question est de savoir si ceux qui ont fait la loi en avaient le droit? Moi, je ne veux imposer ma volonté à personne, mais je ne veux pas non plus qu'un autre m'impose la sienne. Rien n'autorise un homme à faire des lois pour y soumettre ses semblables. »

L'avocat bécheur, Van Cassel, célèbre pour avoir tiré à la cible sur un fou, à Dunkerque, réclame avec toute la férocité de sa profession, la tête de l'accusé. A cela, Étiévant donne son approbation: « Tuez-moi! Mieux vaut en finir vite... »

Les douze potirons s'en vont ensuite dans le ruminoir et en reviennent avec un verdict implacable:

ÉTIÉVANT EST CONDAMNÉ A MORT!

Au prononcé du jugement un camarade s'exclame: « A Germinal! » Et Étiévant répond: « Vive l'Anarchie! » Il veut ajouter quelques mots, mais les gardes municipaux l'entraînent brutalement.

## CHANSON DE COUR

L'autre jour, dans la cour de la piôle, voilà que j'entends un vieux bougre qui goulait une chanson ne ressemblant en rien aux trufferies et ragougnasses pleurardes des rengaineurs habituels.

Au lieu des pantouffles sur le patrouillotisme et des salopises cafardières, y avait dans cette goulante de la moelle et de la révolte.

C'est chose si rare que j'ai voulu connaître le chanteur.

Le bon bougre m'a raconté son histoire: il a fait la Commune et, depuis lors, a mené l'existence, entrelardée de purée, qui est le lot des prolos; il a roulé d'atelier en atelier, jusqu'au jour où les singes ont toisé ses abattis et ne les trouvant plus assez résistants à la besogne ont refusé de les exploiter.

Que devenir? Se foutre à l'eau?... Il n'en pinçait nullement!

Vivre quand même, en s'approvisionnant où il y a du superflu?... Il s'est gratté l'oreille...

Comme il chantonne pas mal et qu'il rimaille coussi-coussa, l'idée lui est venue de goualer dans les cours. Mais, ne voulant pas pousser de chanson qui aille contre ses sentiments il se fend de couplets de sa composition.

Ces couplets, je les fourre sous le nez des bons bougres. Certes, les éplucheurs de rimes pourront y trouver des choses de guingois, mais quoique ça, ils ont de la moelle et ça vaut mieux que de la froideur alignée très prosodiquement:

### Aux Prolétaires

*Malheureux fils d'un prolétaire  
J'ai vu des peuples opprimés  
Sous l'étreinte de la misère  
Se tordre, maigres, affamés.  
De la raison une, immortelle,  
Méconnaissant les simples lois,  
Travailler, sottise éternelle,  
Pour engraisser prêtres et rois (bis).*

*J'ai vu, dédaigné par la masse,  
Notre beau Paris tout en feu  
Et ses ouvriers, beaux d'audace,  
Couverts de sang sous le ciel bleu.  
J'ai vu, oh! ténèbres profondes,  
La logique et nos libertés  
Sucomber sous les coups immondes  
De toutes les iniquités (bis).*

*Je vous vois, dernière infortune,  
Peuples en haillons, sans travail!  
Et pourtant dans notre Commune  
Vous vites un épouvantail.  
Croyez-moi, l'Idée n'est pas morte!  
De notre cerveau transformé  
Elle rejaillira plus forte,  
Pour votre salut, Opprimé! (bis).*

*Bientôt, je verrai, je l'espère!  
La Liberté rescussitant  
A l'Egalité sur la terre  
Se marier dans un printemps.  
Un peu de patience encore  
Et, comble de félicité,  
Enfin je saluerai l'aurore  
D'un siècle de fraternité (bis).*



### Toujours les lois scélérates!

Saint-Etienne. — Il est entendu que les lois scélérates sont inappliquées et inapplicables.

C'est ce que bavent les politicards.

Ils mentent — pire que des charlatans et des prêtres — en voici la preuve une fois de plus:

L'autre semaine, notre maudit Tanneur à la manque, Félixque I<sup>er</sup>, est allé balader sa viande à Saint-Etienne. De toute la ragougnasse officielle, réceptions, gueuletons, jaspinages et postiches, inutile d'en rien dire.

Ça a été la salade coutumière!

Et ce qui a été dans la note aussi, c'est les vacheries de la police: il n'y a pas mèche que Félixkoff se déplace sans que des bons bougres en pâtissent!

Or donc, en l'honneur du voyage de cet animal porte-guigne, les poulards ont envahi le domicile d'une kyrielle de camaros et, sans aucun motif, par mesure de prétendue « sûreté », les gas ont été entoilés.

Un copain de Saint-Chamond m'écrit que pour se mettre à l'abri de la râlle, il s'était terré en campagne, chez un bon bougre de campuchard, à trois quarts d'heure de la ville et, malgré ça, il n'y a pas coupé!

Le dimanche 29 mai, à trois heures du matin, les policiers ont rappiqué et kif-kif des cambrioleurs, ont escaladé le mur qui a un mètre cinquante de haut, ont crocheté le portail et ont envahi la turne sans donner d'explications.

Ils risquaient gros, nom de dieu! En effet, si un bon bougre mal luné, se croyant attaqué par des bandits de grand chemin avait décroché le fusil et tiré dans le tas... qu'auraient pu dire les bandits légaux?

Absolument rien! Ils étaient dans leur tort, vingt fois pour une.

A Saint-Chamond il n'y a eu que deux arrestations, mais il y en a eu au Chambon, à Saint-Etienne et dans tous les patelins du département.

Dam c'est pas pour des prunes qu'on est en république!

Le copain qui m'écrit me raconte qu'ils se sont trouvés nombreux au Palais d'Injustice et à la question que tous se posaient:

— Pourquoi êtes-vous ici?

Chacun répondait: « Pour le voyage présidentiel! »

A tous le juge instructeur rengaina qu'ils étaient arrêtés sous l'inculpation de faire partie d'une association de malfaiteurs.

Et tous de lui faire observer combien était jésuitarde et crapuleuse cette accusation mensongère autant qu'idiote.

A quoi le juge instructeur s'excusa de la sale besogne qu'il faisait, en répondant: « Ce n'est pas moi qui vous ai fait arrêter... »

Qui donc alors?

La police!... La police qui, sous notre garce de république devient de plus en plus puissante.

Turellement, une fois Félixkoff disparu du patelin, les pauvres gas ont été relâchés.

Inutile d'ajouter que, malgré ces nouvelles crapuleries, les politicards continueront à baver que les lois scélérates ne sont pas mises en vigueur.

### Le fief de Gressulhe

Eu. — Les bons bougres se souviennent de cet ostrogoth de millionnaire de Gressulhe qui, de mèche avec la gouvernaille, voulait acheter la première circonscription votarde de Dieppe, dans laquelle est compris le canton d'Eu.

La ville d'Eu est célèbre par un château lupin où a niché la cliquaille princière d'Orléans: la Poire, le comte de Paris, la Gamelle.

Aussi l'orléanisme cléricafard y est bougrement enraciné — et c'est pourquoi le sac d'écus Gressulhe guignait le patelin.

Seulement, le jean-foutre a été trop cynique: il a tellement montré le bout de l'oreille que ça n'a pas pris!

Là, comme partout, la foire électorale a été un infect tripatoouillage: il y a eu de la corruption et de l'intimidation à tire-larigot et des maquillages malpropres.



Je reçois une chiée de habillards farcies de tuyaux sur une tapée de fourbis intéressants. Il n'y a pas mèche de tout dire — faute de place!... au moins dans un seul numéro.

Mais quoique ça, les chameaux ne perdront rien pour attendre : tour à tour je tartinerai sur les pompiers de Ponts et Marais, la pêche des harengs et le joli cipal du Tréport; on recausera aussi du maire d'Eu et du monument de 1870.

Or donc, les jean-foutre de la haute ont des coups de trique sur la planche!

### Fraternité républicaine

**Ponts et Marais.** — Le patron Durife, avec qui nous avons fait connaissance, est un cent kilos, gras à lard. Son épaisseur lui procure une soif ardente et, par tempérament, il boit kif-kif un croqueton crevé.

Avec ça, de nature rigolarde : un soir, à la gare d'Eu, il était épolant de gaieté. Tellement que le chef de gare en était comme une tomate.

Enfin, la victoria de maître Durife le ramena dans sa papeterie — à la grande joie de l'employé du chemin de fer.

Mais, par une sacrée bizarrerie de caractère, le type qui a toujours soif veut empêcher les autres de boire :

Un pauvre bougse de chauffeur de son usine, desséché par la fournaise, eut il y a quelques jours, l'envie de s'humecter : il envoya un gosse quérir du café et du cognac — la légendaire bistouille.

Le pipelet du baigne saisit la bouteille et le prolo fut mis dans la cour — sacqué, quoi!

Hein, elle est chouette la fraternité républicaine du gros Durife!

Il est plus tendre pour les réacs : aux élections dernières, au premier tour des tinettes il ne bougea pas ; mais, au second tour, il se démena kif-kif un diable dans un bénitier en faveur du cléricafard.

Pourquoi cet exploiteur avait-il retourné sa veste?

Voici : le maire d'Eu était venu le relancer et lui avait prouvé par *Ana plus Bête* que les cléricochons, soutenus par Méline, seraient les plus forts — et qu'il faut toujours être du côté du manche!

Aujourd'hui, Durife fait un sacré pif : il s'aperçoit qu'il a tiré les marrons du feu pour faciliter l'accès d'un siège sénatorial au fameux Bignon.

### Toujours les tripatouillages!

Longroy est encore un patelin qui perche dans les mêmes parages, — et, là encore, il y a un prétendu républicain, le nommé Lejeune, gros proprio et maire du patelin qui s'est laissé monter le bobéchon par le maire d'Eu : au second tour de tinettes il s'est décarcassé pour le cléricafard.

De tous ces sales mic-macs, le père Peinard s'en fout comme de l'an quarante!

Si j'en cause, c'est pour démontrer au populo que la politcaillerie est une sacrée putainerie, que la votaillerie est un attrape-jobards et que les dirigeants ne sont jamais guidés que par leur intérêt.

### Culte raticionnesque

**Lille.** — Les curés boivent sec et du bon, nom de dieu!

Souvent, il leur arrive de se pistacher dans les grands prix, — mais comme ça se passe dans leurs taupinières, le populo l'ignore.

Et la frocaille se fait passer pour confite en sainteté!

Seulement, de temps à autre, quelque raticion fait des frasques en public et détériore la légende.

C'est ce qui est arrivé à Lille, dimanche soir : un raticion, bien râblé et pas vieux, faisait de sacrées galipètes, place des Quatre-Chemins; il avait les deux pieds dans les vignes du seigneur et sa soutane couverte de boue et de mortier, — tellement il s'était roulé, kif-kif un tonneau.

Les sergots ont fini par le foutre au violon où il a passé la nuit, mais on l'a traité avec bougrement d'égards et on l'a remis en liberté le lendemain.

Un prolo qui aurait agi pareil serait poursuivi pour ivresse, tapage... et ramasserait au moins de l'amende.

En sera-t-il de même du raticion?  
C'est pas probable!

### Chiehs d'assiettes-beurriers

**Toulon.** — Sous prétexte de faire les affaires du populo, les politicards n'ont jamais fait que les leurs, — et ça sera toujours pareil! La couleur des politiciens ne change rien au fourbi.

Actuellement, à Toulon, quelques assiettes-beurriers sont en train de prouver ce que j'avance : en se débâtant les uns les autres ils démontrent qu'ils ne sont tous que les sangsues du populo.

Voici : un conseiller cipal, Darand, a un fils qui vient de décrocher une bourse communale au lycée.

Du coup, un quotidien de l'endroit, le PETIT VAR observe qu'un élu ne doit pas caser sa famille.

A cela, le Darand réplique dans la RÉPUBLIQUE DU VAR qu'il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu et demande combien a coûté la pension au lycée Henri IV du fils de Dutasta (fondateur du PETIT VAR et ancien maire de Toulon) ainsi que celle du rejeton d'un reporter du même canard?

Eh donc, continuez mes petits bouffe-galette! Débinez-vous mutuellement; vous ne dévoilerez jamais assez vos salopises.

A force, ça ouvrira les yeux au populo!

## Le Martyre d'un Bleu

par

ANDRÉ TRÉGASTEL

(5)

C'était Elle; c'était la victime, en dernière analyse, de toutes ces cruautés, de ces persécutions, de ces souffrances, de cette discipline, de ces châtements, — la mère de Cossard.

Comme avec nos armes nouvelles, un homme peut être tué par la balle qui vient de percer son ami, elle avait été atteinte derrière son fils. Soldats ignorants, rustres et cruels, sous-ouïs brutaux et insouciantes, officiers aveugles, étroits et raccornis, tous sans le savoir, s'étant conjurés, avaient mis en commun et leurs forces, et leur puissance, et leur despotique autorité, pour aller frapper au cœur, à la seule place occupée et sensible de son cœur, cette pauvre femme ignorée, inoffensive, qui ne demandait plus au monde qu'un peu de mansuétude pour son fils, et dans la tourbe des sentiments humains ne savait plus que l'amour maternel. Elle était tout amour, de cet amour exclusif, étroit, qui s'attache à un seul objet, en fait l'univers entier, ignore les autres âmes, donne, sur un seul point, en vue d'un seul but, au profit d'une seule créature, une force capable de tous les miracles; amour qui embrasse toutes les jouissances, mais le plus dangereux, le plus meurtrier de tous les amours, celui qui suspend une existence à la vie d'un seul être.

Quand elle avait reçu la nouvelle, au fond de sa retraite de veuve, au coin de son foyer silencieux et vide où n'était pas sa pensée, elle comprit d'un coup ce qui l'avait tué, lui; et comme si on eût déchiré un rideau devant elle, le monde qu'elle avait oublié, qu'elle n'avait jamais essayé de comprendre, dont elle n'avait jamais senti les convulsions, lui apparut, tournant comme une meule colossale, un engrenage formidable et grinçant, un broyeur de corps faibles et d'âmes douces. Elle n'était pas bien vieille, mais quand elle arriva à la caserne, sous son châle noir, la vieillesse semblait être tombée d'un bloc, s'être en deux jours incrustée sur son visage, masque que nul ne soulèverait plus, forgé au feu de la douleur, et trempé aux larmes.

Elle entra dans la salle aux murs blancs; quatre lits étaient là, vides, sauf un, au pied duquel un infirmier était assis, recousant un bouton de sa capote. Au-dessus de son lit, un écriteau blanc encadré de bleu, et dont l'encre était fraîche, portait cette mention :

*Cossard, classe 1890, matricule 3797, décédé le 21 juillet 1891.*

Sur la couchette, blanc dans un drap blanc, paraissant dormir, rigide, le soldat mort était étendu. Pas une fleur, pas un ornement, ne montrait devant ce lit funèbre qu'une seule amitié ait passé par là.

En voyant entrer la femme, l'infirmier se leva, salua, et devinant devant quelle douleur il se trouvait, se retira. La mère et le fils restèrent seuls en présence...

...Elle tomba à genoux près du lit, sa bouche se posa sur le visage amalgmé de son enfant,

auprès de son oreille; elle resta alors immobile, semblant lui parler. Elle contempla cette chair morte et meurtrie, qui était sa chair.

Elle aussi se posa le terrible problème : pourquoi était-ce sur ce doux visage enfantin, sur cet être fragile et craintif que la foule s'était précipitée avec des huées et des cris de colère, qu'une loi de fer avait appesanti son bras? Pourquoi était-ce ce cœur aimant, simple, occupé d'une unique affection, qu'on avait choisi pour violer son mystère, pour le frapper dans la plus naturelle et la plus humaine des tendresses?... Pourquoi?...

Pourquoi?... Machinalement, les yeux gonflés de pleurs de cette mère s'étaient fixés sur les soldats qui, sous la fenêtre, manœuvraient en plein soleil... Ils étaient là des centaines, dans le même costume, tous du même âge, de force à peu près égale, les épaules larges, le visage bronzé, la poitrine ronde, les bras musclés.

Dans la cour, c'était un grouillement de vie et de travail. — les uns maniant le fusil, d'autres la brosse ou le balai, — travail grossier ou travail cruel. Comme des aboiements de chiens, les brefs commandements dominaient la rumeur, des foules d'hommes se ruaient sur un mot à leur besogne, si affairés chacun, si empressés sous la parole des chefs, que l'on sentait que d'un homme à l'autre, nul secours, nulle aide ne pouvait, n'avait le temps de parvenir. Un labeur de baigne se faisait sous ce radieux soleil, avec, par endroits, de froids enseignements, des conseils arides sur les carnages à venir. La fatigue, la souffrance passive, sans bornes et sans but, planaient sous toutes leurs formes sur cette jeunesse faite pour aimer, penser, jouir de la vie; et ce n'était pas un baigne cependant. Beaucoup de ceux-là avaient apporté avec un cœur pur, le pitoyable idéal de cette patrie qu'on leur avait sermonné de défendre, la foi dans ces chefs qui devaient les guider au massacre... Malgré cela ils étaient en proie à cette lourde misère, à ce labeur absurde, repoussant et vain qui ne laissait place ni à la fraternité ni à la pensée; en proie à l'oppression d'un pouvoir d'airain, sans pitié, sans enthousiasme, souvent sans dignité, parce qu'au-dessus de chaque pouvoir un autre planait, plus grand, plus despotique encore, si bien que partout on sentait de la crainte, nulle part de la foi ou de l'amour. Chacun se courbait sous une invisible divinité, inexorable et farouche, dénuée de pensée, incapable de tendresse, colossale par les muscles et mesquine par le cœur, entourée d'une atmosphère de souffrance, d'abaissement, de cruauté et d'égoïsme; tous sentaient qu'ils devaient donner à cette divinité, sous peine d'être frappés de ses coups, leurs forces physiques, leurs affections, leurs pensées, leurs volontés, tout ce qui empêche l'homme de n'être que la plus infatigable des bêtes de somme et faire taire leur âme, vulnérable et palpitante, pour n'être plus que de superbes mécanismes musculaires que nulle tâche ne pourrait briser.

La mère comprit, sentit cela : son enfant n'avait pas su, dans la bataille, jeter derrière lui les inutiles, les dangereuses tendresses, elle-même n'avait pu procréer un être taillé dans le bois de fer, comme ceux qui, sous ses yeux, dans cette cour, apprenaient la guerre; et elle comprit qu'il était mort de sa faiblesse exploitée, de son affection écartée, de sa rêverie brisée; tous s'étaient ligués, — les uns frappant sur sa chair, les autres sur son cœur, — pour lui dire : « Hors d'ici, enfant, ici l'on agit, l'on se courbe, l'on tue sa pensée ou l'on pense par autrui. Chacun de nous est une citadelle close, forte et muette, qui ignore ses voisines et les laissera tomber sans leur porter secours; nous sommes de pierre, il le faut; si donc tu ne peux comme nous pétrifier ton cœur et bronzer ton corps; si ton âme, vivante encore par quelque amour, et blessée, a besoin d'une consolation, d'un appui, tu n'es qu'un faible, tu ne sers à rien, tu peux mourir. »

Le lendemain matin, à la première heure, un corbillard sortit de la caserne, suivi d'une seule femme. Le quartier était désert. Les troupes étaient parties en manœuvre à la pointe du jour. Lorsque le char funèbre passa le seuil, le soldat Kongard, qui avait servi de complice au vol de la lettre, trois jours plus tôt, et qui était de garde ce matin-là, joignit les talons et porta les armes; machinalement. Rien ne lui monta au cœur en rendant ce suprême hommage : celui qui s'en allait là-bas était un faible.

FIN



## Communications

### Paris

— Samedi 18, à 9 h., salons Cloche, 80, boul. de Clichy, grande soirée de famille suivie de bal. Allocation par Louise Michel. Concert avec le concours des poètes et chansonniers de la Butte. Prix d'entrée : 1 fr.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Samedi 18, même salle, à 8 h. 1/2, conférence par Cyvoct sur les souffrances du baigneur et Prost sur l'anarchie, sa philosophie, son idéal. Entrée, 0.25.

— Groupe Communiste du XIV<sup>e</sup>. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; ) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1893, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— L'HARMONIE, groupe d'études sociales, réunion les mardis soirs, au café, 60, rue Blanche.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV<sup>e</sup>, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 115, boul. de Grenelle.

— Comité Proudhonien du Contrat social 37, rue Clignancourt, café Poirier, réunion privée tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir.

— Au XVII<sup>e</sup>, les camarades se réunissent le samedi chez le bistrot, coin de la rue Balagny et de l'impasse Compoint.

### Banlieue

SAINT-DENIS. — « Les Egaux », réunion de jeudi (endroit convenu) et le samedi, à 8 h. 1/2, salle Ollivier, rue du Port.

Samedi, causerie par un camarade du groupe des E. S. R. I.

— « Jeunesse Egalitaire », réunion le mardi, salle Ollivier, rue du Port.

AUBERVILLIERS. — Samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Lafond, route de Flandre, 53, causerie sur la propagande révolutionnaire.

### Province

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CHATELAIN. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

LYON. — Dimanche 19, à 2 h. 1/2, salle du Casino de Cusset, conférence par Léon Verleye et Jean Marestan. La conférence sera suivie d'une fête familiale.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée haut. Courbet.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nimois, à droite de la gare.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désiraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Réunion des copains, samedi à 8 h. 1/2, rue du Mont d'Arène, 45, buvette du Lavoir, pour relever la propagande. Urgence.

— Ceux qui désirent étudier la question sociale et hâter l'avènement d'une société meilleure sont priés de se réunir au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre, tous les samedis.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous

les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

ANGERS. — Prière aux copains d'Angers Trélazé et environs de se trouver samedi soir à 8 h. 1/2 aux « Bonnes Fillettes » rue Denfert-Rochereau. Urgent.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAVRE. — Le « Père Peinard » est crié par Darrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

ROUBAIX. — Les copains du « Cravacheur » viennent de rééditer la *Peste religieuse* de Most. Les camarades désirant cette intéressante brochure n'ont qu'à s'adresser au « Cravacheur », 78, rue de Mouvaux, qui leur en fera l'expédition. — 3 fr. le cent, frais d'expédition en plus.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

LILLE. — Le « Père Peinard » est en vente chez Poissonnier, 24, rue des Roblets.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutré, bistrot.

TAMARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

SAINT-ETIENNE. — Tous les copains sont invités à se rendre le samedi 18 juin, à 8 h. du soir, à Bellevue, café Vve Giraudon. Urgence.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

ALBERTVILLE. — Le *Père Peinard* est en vente au kiosque de la rue de la République. Le copain Gonthier, forgeron, le porte à domicile et il invite les camarades qui voudraient aider à créer une Bibliothèque Sociale à se rendre le dimanche soir, café Boutin, place de la Liberté.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

GENÈVE. — Les libertaires de Genève viennent de former un groupe d'études sociales. Tous les copains pourront se réunir à l'avenir, au café Roch, rue du Parc, Eaux-Vives, Genève.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

### Petite Poste

M. St-Chamond. — V. Arcinges. — D. Revin. — S. Creusot. — B. Brest. — C. Bordeaux. — C. Marseille. — N. Alais. — E. Montpellier. — B. Givors. — J. Chalon s. Saône. — B. Agen. — P. Beaune. — C. et O. B. Toulon. — R. O. La Couture. — B. Nantes. — P. A. Trélazé. — H. Evreux. — M. Valbelic. — H. Angers. — N. Sens. — L. Marmande. — M. Troyes. — A. Niort. — Reçu règlements, merci.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD :

Quelques libertaires de Brest 2 fr., un Saint-Quentinois 0.20, Lavau 0.25, un dégoûté 0.20.

### CHANSONS ILLUSTRÉES, av. musique

#### DEUX RONDS chaque

1. LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS.
2. LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto.
3. JE N'AIME PAS LES SERGOTS (sous presse).

### Réclamez partout

## L'ALMANACH

DU

## PERE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

### En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉRÉRE PRÉSIDENT, publiée par la « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTES DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris





La bonne Presse!... On l'attache avec des saucisses!